**Chapitre 1**

Ma journée avait été bien remplie. Après mon travail à l’usine – j’y cumulais plusieurs boulots, dont celui d’agent d’entretien, pour me payer ma nourriture quotidienne et un semblant de toit au-dessus de la tête –, j’étais rentré directement au Bloc. Avec le couvre-feu instauré par le gouvernement, il ne fallait pas être hors de chez soi après vingt heures. Ce qui relevait parfois de la gageure, selon l’heure à laquelle je terminais ma journée. Aujourd’hui, j’avais travaillé très vite, et réussi à quitter l’usine un peu avant dix-huit heure, ce qui aurait dû me laisser amplement le temps de rentrer chez moi. Les transports en commun, qui desservaient toute la ville, fonctionnaient comme une montre suisse. Il n’y avait ni retard, ni problème.

En fait, dans notre pays tout entier, il n’y avait pas de problème. Grâce à notre cher gouvernement. Depuis des décennies, depuis la Grande Guerre qui avait fait des milliers de morts entre notre pays et ses voisins, et dont nous étions heureusement sortis vainqueurs, nous vivions en autarcie. Car vainqueurs étaient un bien grand mot. Nous avions gagné le conflit, mais nous n’étions pas assez puissants, et n’avions pas assez de soutiens pour espérer garder la mainmise sur les vaincus. En fait, après la guerre, tout était redevenu comme avant, mais le gouvernement qui avait été mis en place avait voulu s’assurer que plus jamais nos voisins ne pourraient s’en prendre à nous. Officiellement, nous étions toujours dans une démocratie, mais dans la réalité…

L’état d’urgence avait duré plus d’un an après la Grande Guerre. Puis il avait été levé suite à des manifestations populaires. Mais les mesures sécuritaires qui avaient été mises en place n’avaient pas été retirées. Sécurité et prospérité étaient les maîtres mots du gouvernement, et ils mettaient le paquet pour atteindre leurs objectifs. Niveau sécurité, on ne pouvait pas leur reprocher grand-chose. Si on en croyait les chiffres, la criminalité n’avait jamais été aussi basse. Et tout fonctionnait à merveille. La bureaucratie dominait toujours, mais son efficacité avait été grandement améliorée. Aidé par l’essor de la technologie, les administrations fonctionnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et le mot « retard » ne faisait plus partie de leur vocabulaire, et tout ça grâce au contrôle de l’Etat.

La technologie avait également pris une place importante dans notre vie quotidienne, notamment en termes d’automatisation et de robotisation. Les magasins n’employaient presque plus d’humains, qui avaient été remplacés par des caisses automatiques ou, pour les enseignes les plus riches, par des robots humanoïdes. A côté des distributeurs de billets, on trouvait maintenant des distributeurs de médicaments, des distributeurs de vêtements, des distributeurs de pain… En fait, les humains occupaient maintenant majoritairement des emplois de bureau, dans l’Administration, la gigantesque structure qui permettait d’appliquer la politique du gouvernement. Du chef de l’Etat au plus insignifiant des sous-fifres, tous faisaient partie de l’Administration.

Et il y avait nous, les habitants du Bloc, ou du même genre de quartier. Le Bloc était un de ces nombreux espaces urbains qui avait été construit après la guerre, pour *réorganiser* la société. Dans chaque ville, l’Administration possédait un centre où travaillaient tous ses employés. Autour se trouvait les quartiers riches et les quartiers modestes, formant une petite couronne autour du cœur de la ville. Puis encore au-delà se trouvaient les quartiers pauvres, où j’habitais. La plupart de ceux qui habitaient là exerçaient un emploi subalterne au sein de l’Administration. D’autres, comme moi, travaillaient pour eux¸ mais étaient si insignifiants qu’ils n’en faisaient pas partie. Et d’autres enfin, ne travaillaient pas du tout ou bien exerçaient un métier utile aux quartiers défavorisés. Les habitants du cœur de la ville et de la couronne vivaient pratiquement sans contact avec nous, les habitants de la périphérie. Et nous, nous vivions comme en dehors de leur monde.

A part quelques-uns qui comme moi avaient trouvé un travail pour le compte de l’Administration, la plupart se contentaient de survivre dans les rudes conditions de la périphérie, fabriquant ou volant les produits qu’ils ne pouvaient s’acheter. Car si le gouvernement faisait régner l’ordre, pour ce qui était de la prospérité, on pouvait y trouver à redire. La guerre n’avait fait que creuser les inégalités. La lutte des classes avait enfin été admise par l’opinion et acceptée comme une réalité à laquelle on ne pouvait échapper. Ce qui faisait que votre avenir était fortement conditionné par votre famille de naissance. Bien sûr, la part belle était faite au mérite, mais dans la pratique, quand on avait grandi dans le Bloc, on n’avait guère de chances d’obtenir un poste intéressant dans l’Administration. L’éducation était le seul moyen d’augmenter ses chances, encore que de façon très aléatoire. La plupart du temps, même si on obtenait un diplôme, les postes revenaient quand même toujours aux mêmes. Et il fallait voir le niveau et les moyens des établissements de la périphérie par rapport à ceux de la couronne.

Les périphériques avaient fini par se résigner, et appris à se débrouiller tout seuls. Le plus vital, c’était la nourriture. ? Il nous fallait bien acheter des produits car nous ne pouvions tout fabriquer nous-même, mais nous arrivions à nous passer de l’Administration pour certaines choses. Un de mes amis au Bloc travaillait dans la boulangerie de son père, qui produisait du pain deux à trois fois moins cher que celui qu’on trouvait dans des distributeurs. Une autre de mes connaissances cultivait des légumes sur le toit d’un bâtiment – ainsi qu’un peu d’herbe –, qu’il revendait à pas mal de monde. Ça coûtait moins cher que dans les magasins.